

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Pierre Lefranc, *Sir Walter Raleigh, l'écrivain, l'œuvre et les idées*, Paris, Librairie Armand Colin, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968, 733 p.

par R. Davril

Études littéraires, vol. 2, n° 2, 1969, p. 241-243.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500080ar>

DOI: 10.7202/500080ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Pierre LEFRANC, **Sir Walter Raleigh, l'écrivain, l'œuvre et les idées**, Paris, Librairie Armand Colin, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968 ; 733 p.

Personnage de légende, aventurier prestigieux, courtisan, écrivain, aucun Élisabéthain, sauf peut-être Sidney, n'a davantage stimulé l'imagination que Sir Walter Raleigh. Comme toujours quand il s'agit d'un personnage hors série, l'image de Raleigh s'en est trouvée déformée, selon qu'on recherchait en lui le favori d'Élisabeth, le découvreur de terres inexploitées, le prisonnier de la Tour, l'auteur de *l'Histoire du monde* ou le chef occulte de *l'École de la nuit*. Ce n'est pas le moindre mérite de Pierre Lefranc que d'avoir affronté un tel personnage avec sang-froid et lucidité, et d'avoir tenté de lui restituer sa vraie personnalité, quitte à décevoir ceux qui attendaient qu'on leur contât une belle histoire. L'entreprise était difficile, mais elle a été remarquablement menée à terme. L'Élisabéthain a conservé toute sa stature d'homme d'action et de politicien, écrivain par accident, pour qui la littérature ne fut que l'occasion de s'exprimer et d'être avec passion.

Je louerai tout d'abord la méthode presque implacable que P. Lefranc utilise pour passer au crible ses matériaux. Même lorsque les conclusions sont incertaines, parce que la recherche n'est encore qu'ébauchée et qu'il faudra aller plus loin — plus tard — pour confirmer l'hypothèse, le lecteur a le sentiment que tout a été fait pour approcher la vérité d'aussi près que possible. Il est mis en confiance.

Il fallait avant tout remettre de l'ordre dans le canon des œuvres en prose, c'est-à-dire d'une cinquantaine d'ouvrages attribués souvent sans fondement à Raleigh. Il ne peut être question ici de rendre

compte en détail de l'analyse minutieuse qui a conduit l'auteur à étayer ses arguments sur les œuvres incontestables pour retrouver dans les écrits douteux les preuves de la filiation. Méthode exactement opposée à celle de Strathmann, mais qui un jour sans doute rejoindra les conclusions que celui-ci s'efforce d'établir avec une lente patience. P. Lefranc a éclairci le maquis des écrits en prose, et son chapitre II m'a paru des plus convaincants, comme d'ailleurs celui qui suit et traite des poèmes. Mais ici les travaux de Miss Latham (1951) constituent une base solide.

Si Lefranc n'apporte guère de preuves nouvelles, ses réserves comptent, et la discussion de *The Lie*, en particulier, qui conclut à la paternité de Latworth, paraît irréfutable. La même rigueur se retrouve dans l'étude des poèmes du *Phoenix Nest* (page 94) que Lefranc attribue à Raleigh plus qu'à Gorges. Mais c'est dans l'analyse de *Cynthia*, poème avorté ou pour le moins inachevé, que la critique donne toute sa mesure et apporte une révélation. Certes on ne saura jamais si certains morceaux du cycle de *Cynthia* ont été authentiquement perdus, ou si l'astucieux Raleigh n'a jamais écrit les quelques milliers de vers qui ont disparu, mais l'intérêt essentiel est dans la signification difficile, cachée, des fragments qui nous restent. Je crois pour ma part fermement à ces rapports subtils de Raleigh et de la Reine, et ce sondage en profondeur que nous révèle Lefranc conduit au-delà des conventions littéraires, à une connaissance très réelle de la personnalité de Raleigh et à ses desseins secrets.

Le troisième fragment est un document psychologique capital que l'auteur a bien raison de comparer, tant pour son contenu que pour sa technique, à un monologue dramatique de Browning. On touche ici

à la partie intime de l'œuvre poétique, celle qui contient les meilleures réussites d'un poète dont la veine « était relativement rare, à la fois exigeante et économe ».

Quel que soit l'intérêt qui s'attache aux poèmes, on trouvera plus de satisfaction encore dans le chapitre sur l'influence de Machiavel. Machiavel est au centre des préoccupations de Raleigh en matière de politique, comme il est au centre de la pensée du temps (on ne l'a pas encore assez montré). Comme le Florentin, Raleigh se heurte certes à des contradictions que ni l'un, ni l'autre n'ont su résoudre, notamment dans la confrontation de l'efficacité machiavellienne et de la morale chrétienne. Raleigh n'en a pas moins trouvé là les préceptes pratiques qu'il adapte à la politique anglaise, que ce soit dans le domaine intérieur ou dans celui des affaires étrangères et de la guerre. « Compte tenu des différences de tempérament et de culture, leurs esprits gravitent ensemble dans le même jeu de l'intelligence imaginative et dans la même noirceur candide ».

La même rigueur et la même qualité dans l'analyse caractérisent l'examen de *The History of the world*, dont la genèse paraît maintenant expliquée. Ouvrage de réputation considérable (malgré l'interdit de Jacques 1^{er}), il fut très certainement dicté et conçu grâce au labeur de plusieurs collaborateurs qui ont rassemblé les documents. S'il avait été achevé, ce serait un monument. Tel quel c'est un travail d'historien de grande qualité, conduit avec une méthode très personnelle. Dans le foisonnement des faits, avec souplesse mais avec un réel souci de la vérité, Raleigh choisit de se concentrer sur les événements essentiels et les plus significatifs d'une période donnée. La leçon politique n'est pas toujours

libérée des rancœurs personnelles, mais au total l'histoire est préservée avec tout son relief. La leçon religieuse tente, par un compromis, d'expliquer le providentialisme qui donne au livre son unité et aux événements leur sens. Raleigh « cherche dans l'histoire un moyen de remplacer l'action devenue impossible » dit Lefranc, dont on croit sentir la discrète admiration pour ce « premier grand pamphlet puritain ».

Le portrait de Raleigh se précise quand on aborde le sujet de la religion. Il en ressort une image composite, justifiée par les nombreux témoignages contemporains passés au crible avec intransigeance. On y devine un esprit très certainement religieux, hostile à la pensée aristotélicienne et scolastique, prompt à mettre en question, à discuter, à attaquer. Mais nulle part — on s'en doutait — cet athéisme dont on a accusé Raleigh, sauf si on entend par là une résistance décidée (mais peut-être apparente) à l'orthodoxie.

Ira-t-on jusqu'à dire que *l'Histoire du Monde* apparaît comme une « monumentale hypocrisie » ; ce qui semble être l'avis de Pierre Lefranc ? Ce n'est pas certain, et j'ai quelque réticence à conclure avec l'auteur : « Il est impossible de croire au christianisme de Raleigh ». Car les pensées secrètes sont souvent inaccessibles. Rien ne dit que dans sa foi le Christ avait sa place, pas plus que l'immortalité. Mais rien ne prouve le contraire et tout compte fait le personnage garde sur ce point son mystère, avec son « habituel orgueil et son habituelle désinvolture », avec son adhésion à la *virtù* machiavellienne, avec son repliement sur soi nourrissant la gravité et souvent l'amertume, mais ne le détournant jamais de la fascination du monde.

Dans un livre consacré à l'écrivain, il est normal de trouver une

substantielle étude de la langue et du style, qui parachève cette thèse de valeur. On regrette de ne pouvoir en rendre compte ici pour mieux comprendre cette puissante personnalité tout imprégnée de l'esprit de la Renaissance. « Raleigh est, de tous les grands Élisabéthains, le plus italien par les conceptions et par la culture. » On ne pourra plus désormais s'occuper de Raleigh sans faire référence à cette magistrale étude.

R. DAVRIL

Université de Nice

□ □ □

A. ADAM, *L'Âge classique, t.1., 1624-1660* Paris, Arthaud, Coll. « Littérature française », dirigée par Cl. Pichois, 1968, 367 p., 66 héliogravures.

A. Adam inaugure ici une nouvelle histoire de la littérature française qui doit comporter quatorze volumes. Inspirée jusque dans sa présentation de la collection *les Grandes Civilisations* publiée par le même éditeur, celle-ci se propose également d'offrir des ouvrages de lecture agréable qui soient en même temps des synthèses solides avec de larges vues d'ensemble et un contact aussi direct que possible avec les documents originaux. C'est pourquoi l'illustration tient une place importante : elle donne un visage aux écrivains les plus représentatifs, initie à l'histoire du livre imprimé et de la gravure, reflète d'une civilisation, fait revivre les personnages et les décors de théâtre. De brèves notices, en général documentaires, quelquefois interprétatives permettent, sans avoir la richesse ni la force sugges-

tive de celles de P. Chaunu dans *la Civilisation de l'Europe classique*, d'intégrer l'image au texte, que la qualité typographique est déjà une séduisante invitation à lire¹.

Dans ce premier tome de l'« âge classique » qui n'est encore par bien des côtés que l'âge baroque et précieux, A. Adam a réuni, de la prise de pouvoir de Richelieu aux débuts du règne personnel de Louis XIV, tous les éléments propres à faire un livre de solide initiation et un instrument de travail : un tableau des « circonstances » politiques, sociales et religieuses, un panorama du « mouvement des lettres », une anthologie, trois monographies consacrées aux « grand écrivains » (Descartes, Corneille, Pascal), un dictionnaire des auteurs, une bibliographie et un tableau synoptique. Sans nuire à la fermeté du dessin et à la netteté des lignes, cette diversité fait de cette histoire à la fois un bilan et un point de départ vers des lectures plus approfondies. Mieux averti que quiconque de l'état des questions, A. Adam était sans doute un des mieux placés pour broser une synthèse qui mit en place les composants multiples d'une époque littéraire sans alourdir le texte. Les lignes sinueuses des premiers volumes de son *Histoire de la littérature française au XVII^e siècle* sont ici, sans démarquage, plus brièvement et fort heureusement rassemblées et la méthode historique vigoureusement affirmée (pp. 9, 20, 21 à propos des liens entre la politique et la littérature ; ou encore, p. 275, à propos de Pascal : « Son œuvre ne prend tout son sens que si nous la replaçons dans ce moment de l'histoire ») sait se doubler d'une sensibilité accueillante à ce qui constitue une vision originale (p. 126 sq : le baroque) ou d'une interprétation en profondeur de formes littéraires démodées dont la signification pourrait échapper à la

¹ Nous n'avons relevé que deux coquilles : p. 152 l. 21-22 : « on comme comprendra à quel point... » ; p. 188, note 3, « Tuberon » pour « Tubero ».